

Plus il dure, plus le confinement me paraît révélateur, comme on le dit, « du monde d'après ». Littéralement. Quand on en sortira, on ne sera plus dans le « même monde », c'est du moins mon hypothèse. En effet, la pandémie est bel et bien encastrée dans la crise plus ancienne, plus longue, plus définitive de la situation écologique. Vous me direz : « On le savait ». Oui, mais il nous manquait l'expérience corporelle de cet enchaînement. Qu'est-ce que ça veut dire de changer de lieu ? Un lieu qui n'est plus ouvert, infini, mais justement limité, confiné et où il faudra vivre dorénavant. Donc, oui, pour moi le confinement est une expérience de **déplacement** au sens propre, de changement de place. Et c'est bel et bien une répétition générale, en espérant que cela se passera mieux la prochaine fois !

Justement à cause de ce changement de localisation. Je ne me demande pas « qui » je suis, mais « où » nous nous retrouvons. Et je repère ce déplacement dans **les sciences de la Terre**, ou plutôt dans une nouvelle façon de lier les sciences du système Terre à la condition politique imposée par le confinement, médical d'abord, puis par le confinement écologique. Et là, cela devient passionnant, car on peut rendre beaucoup plus précise la différence entre vivre « sur Terre » au sens que l'on donnait à cette notion au XX^e siècle – une Terre dans le **cosmos infini** – et ce que veut dire vivre « sur Terre », dans ce que mes amis scientifiques appellent la « **zone critique** », la mince couche modifiée par **les vivants** au cours de milliards d'années, et dans laquelle nous nous trouvons confinés...

Parce que nous ressentons tous, je crois, cette horrible impression de limite, de confinement, d'obligation, comme si toutes nos habitudes de liberté, de mouvement, d'émancipation, de respiration à pleins poumons étaient littéralement obstruées. J'essaie d'enchaîner, d'encastrier, de saisir l'occasion du confinement pour rendre sensible ce que veut dire dépendre du climat, d'une certaine température du système Terre, dont nous sommes tous, à des degrés divers devenus responsables. Je reconnais que c'est assez bizarre, mais je cherche à tirer une leçon positive du confinement : des humains dans la zone critique, avec la question du climat et de la biodiversité sur le dos, ne respirent pas pareil que ceux du XX^e siècle. C'est en ce sens que je parle de métamorphose. C'est très physique.

Mais parce que tout ce qu'on nous disait il y a un an sur les « lois de l'économie », le budget, l'obsolescence programmée du rôle des Etats, a été suspendu par la crise immense dans laquelle tous les pays sont plongés. Oui, on parle de « reprise », mais cela sonne comme une incantation, pas comme un projet mobilisateur.

Tout le monde sent bien que le projet mobilisateur s'est décalé, qu'il porte sur autre chose, sur une autre définition de ce que veut dire subsister dans ce nouveau cadre, celui du confinement. Cela pose une toute autre question : comment maintenir les conditions d'habitabilité de la planète ? J'ai l'impression qu'il n'y a rien, dans l'Economie avec un grand « E », dans l'idéologie de l'*Homo œconomicus*, qui permette de poser ces questions. C'est en ce sens que nous sommes en train de nous « déséconomiser ».

Mais justement à cause de cette déséconomisation. S'il est vrai, comme le montrent ces nouvelles sciences de la Terre, que les vivants ont construit artificiellement leur propre environnement, à l'intérieur duquel nous sommes confinés, il faut nous intéresser à ce dont nous dépendons ; le Covid-19 offre un cas vraiment admirable et douloureux de dépendance. Mais cela est vrai aussi de la température globale, comme de la biodiversité. Donc, d'un seul coup, la question n'est plus de savoir si nous avons assez de ressources à exploiter pour

continuer comme avant, mais « comment participer au maintien de l'habitabilité du territoire dont nous dépendons ? ». Cela change complètement le rapport au sol. C'est cela « atterrir ».

Il faudrait s'entendre d'abord sur Gaïa, une notion qui continue à effrayer, mais que je continue à pousser parce qu'elle résume justement le changement de « lieu » que nous ressentons avec la pandémie. Gaïa, c'est le nom que l'on peut donner à la suite des vivants qui, depuis les premiers organismes, ont créé à partir de conditions physiques très peu favorables à la vie un milieu de plus en plus habitable au fur et à mesure des innovations successives dans l'histoire longue de la Terre. C'est le meilleur moyen de préciser où l'on est. Gaïa ce n'est pas la nature, le cosmos dans son ensemble. C'est la minuscule aventure, la suite des événements qui ont modifié la planète Terre sur quelques kilomètres d'épaisseur. Et la seule chose dont les vivants, humains compris, aient l'expérience corporelle.

Si vous comprenez cette notion – et j'ai beaucoup travaillé avec d'autres pour la rendre scientifiquement et philosophiquement précise –, le changement de politique suit inévitablement. Pour exercer quelque forme politique que ce soit, il faut une Terre, un lieu, un espace. La meilleure preuve que la politique « sous Gaïa » est nouvelle c'est cette étonnante contrainte qui pèse sur toutes les décisions individuelles et collectives, de rester « sous les deux degrés » des accords climatiques. C'est cela que j'appelle « le nouveau régime climatique ». C'est bel et bien un nouveau régime juridique, politique, affectif puisque l'on vit « ailleurs » littéralement, dans la zone critique, « sous Gaïa », confinés dans les zones d'habitabilité explorées par les vivants. L'adjectif « terrestre » ne veut rien dire d'autre.

Je ne dirais pas qu'il le remplace, mais il s'y insère, et complique et avive tous les autres conflits. Il est clair que la pandémie actuelle, que je prends comme exemple typique de ce qui vient, est à la fois une expérience planétaire et la révélation d'une multitude d'injustices – dans l'exposition à la maladie, dans l'accès aux soins, dans l'accès aux vaccins. Donc on retrouve toutes les questions classiques des conflits bien repérés par les luttes intra-humaines, mais il faut y ajouter tous les autres, tous les conflits extra-humains en plus de tous ceux révélés par la pensée décoloniale. Ce que j'appelle les conflits de classes géo-sociales qui se multiplient sur tous les sujets de subsistance et d'accès au sol. Donc une « internationale », c'est un peu restreint. C'est à la fois planétaire et complètement local. Nous n'avons pas encore la bonne métrique pour repérer tous les conflits dans lesquels les terrestres sont impliqués – attention l'adjectif « terrestre » ne précise pas le genre ou l'espèce ! En tout cas, l'idée d'harmonie apportée par la « prise en compte de la nature » a clairement disparu.

En effet, j'avais vraiment l'impression d'un désert. Mais il faut reconnaître [que Laudato si' \[l'encyclique du pape François en 2015\]](#) a complètement rebattu les cartes avec cette injonction, vraiment prophétique, d'entendre le « cri de la Terre et le cri des pauvres » ! C'est quand même plus costaud que mon idée de classes géosociales... Ça touche beaucoup plus loin, le problème est posé justement en termes de changement de « lieu ». Que faites-vous sur Terre ? Quelle Terre habitez-vous ? Je comprends que cela résonne beaucoup plus à des oreilles chrétiennes que les injonctions à « sauver la nature », qui reste toujours extérieure malgré tout. Mais cela ne touche que la surface, la grande majorité des catholiques, me semble-t-il, croient toujours qu'il faut plutôt se préparer à aller au ciel !

Je ne sais pas penser sans un terrain empirique. Depuis quatre ans, je me suis dit qu'on devrait pouvoir intéresser des gens, que la question écologique titille mais dont ils ne savent pas forcément quoi faire, à définir autrement leur territoire. Ce sont des ateliers collectifs d'autodescription. La question est : « De quoi dépendez-vous pour exister ? » Et ensuite,

comment liez-vous vos descriptions pour rendre ce territoire vécu compréhensible par ceux, dans l'appareil d'Etat ou parmi les élus, qui sont supposés vous aider à maintenir ces conditions d'habitabilité. C'est un moyen de reconstruire l'écologie politique sans jamais parler d'écologie ! Ce qui me passionne, c'est le rôle des arts dans la reprise de ces questions de lieu, de sol et d'habitat. Comment scénarise-t-on, collectivement, le changement de lieu ? C'est cela, pour moi, tirer parti du confinement. Mais avec le couvre-feu, c'est un cauchemar à organiser... Je ne sais pas si ces procédures vont se répandre. Ce qui est clair, c'est que les initiatives pullulent et que nous essayons de nous en inspirer.